



Fléron-Porto-Liège

Ma sœur me montre une photo de la prairie qui se situe à l'arrière de la propriété de mes parents, à Fléron, près de Liège, en Belgique. Je vois, en un seul regard fugitif, les arbres familiers – le poirier en forme de poire, le vieux pommier qui ne donne plus de pommes, le prunier à belles de Louvain et le prunier à altesses –, la couleur de l'herbe pareille à elle-même et la barrière imprécise qui a marqué la fin de ce qui fut pour moi, il y a déjà si longtemps, un terrain de jeu à la fois sauvage et rassurant. Cependant, tout en identifiant les lieux, je les reconnais à peine : au lieu de descendre uniformément vers la vallée, le pré, après une dizaine de mètres, se met à remonter de façon abrupte. Il n'épouse plus la forme d'une douce pente pour ressembler désormais à une montagne russe. Comme je fais part de mon étonnement à ma sœur, celle-ci me réplique tranquillement : « Papa a retouché la photo avec le programme Photoshop. » Papa ? Photoshop ? Cela ne lui ressemble guère – d'autant qu'il est mort depuis bientôt cinq ans. Papa ! Je me réveille avec la même brutalité que si quelqu'un était en train de me secouer comme un prunier dans le jardin de mon enfance. Je me retrouve aussitôt dans l'autre univers – celui où non seulement mon père et ma mère ne sont plus, mais où ils ne peuvent réapparaître ainsi, avec la netteté confuse des songes.

Mais tout ne me paraît pas normal non plus dans la réalité de ma conscience subitement en éveil. Mon lit m'est étranger. L'obscurité elle-même est inhabituelle... Le trouble ne dure qu'un instant : déjà je reconnais la chambre d'hôtel dans laquelle je me suis bel et bien couché hier soir. Je suis à Porto, au Portugal. Et bientôt, je comprends que la forme insolite qu'a prise, l'espace d'un rêve, la prairie de Fléron, près de Liège, a été empruntée à la *rua 31 de Janeiro* – la rue du 31 janvier –, à Porto, au Portugal, telle qu'elle est apparue devant moi hier, en venant de la *Praça da Liberdade*.



Après ma douche, bien qu'ayant retrouvé mes esprits, je demeure très vaguement troublé par mon cauchemar. Au fond, qu'est-ce qui prouve que je suis à Porto, au Portugal, à l'âge de 46 ans, et que je ne suis pas un petit garçon de 10 ans, bien à l'abri dans la maison de sa mère, bien au chaud dans la propriété de son père, à Fléron, près de Liège, en Belgique, rêvant qu'il est devenu un adulte et qu'il s'est rendu, en résidence d'auteur – c'est donc bien vrai, je serai écrivain ? –, à Porto, au Portugal ?

Je me suis laissé aller, durant ma douche, à faire couler une eau trop chaude sur mon corps. Ma peau brûle. Je me dirige vers la fenêtre et cherche à l'ouvrir. Le jour s'est levé, entretemps, sur Porto et sur tout le Portugal, mais la fenêtre refuse de m'obéir. J'aperçois alors un écriteau dont je devine le sens : on ne peut que l'entr'ouvrir, sur la position « oscillant-battant », comme on dit en Belgique, à 2 000 kilomètres d'ici – un peu moins sans doute à vol d'oiseau. À peine ai-je pu faire pénétrer un peu d'air dans la chambre, rafraîchissant ainsi mon corps toujours nu, qu'une mouette vient se poser sur le rebord de la fenêtre, à quelques centimètres de mon visage. L'animal n'a pas peur de moi, visiblement, et je n'ai pas peur de lui, malgré un regard qui ne me paraît ni amène ni sympathique. Cette fois, j'ai bien la preuve de ma présence dans la réalité : à 10 ans, jamais je n'aurais pu créer, dans la matière des songes, une mouette aussi criante de vérité, avec son œil rond, ses plumes incroyablement blanches. D'ailleurs, la présence de n'importe quel animal aussi près de moi aurait transformé le rêve en cauchemar et je me serais éveillé en appelant ma mère au secours ! Et là, à peine suis-je un peu gêné, quand même, d'être tout nu devant cet oiseau si convenablement habillé dans son costume nivéen... Et je me dis qu'il est étrange que me paraisse étrange ma nudité (et qu'il est incongru que me semble incongru mon propre corps sans vêtement) face au plumage d'un volatile. Soudain, j'entends une seconde mouette, qui doit se trouver non loin : le son me paraît proche, mais l'image ne me parvient pas. Le cri – désagréable comme un reproche – se répète et me donne l'impression de venir de l'oiseau qui me fait face et qui n'ouvre pourtant nullement le bec. S'agirait-il d'une mouette ventriloque ? Tout compte fait, je suis peut-être en train de rêver, quoi qu'il y paraisse. Je



place mon visage de profil contre la vitre pour tenter d'apercevoir l'origine du cri invisible et oppressant. C'est alors que je remarque deux trous dans le bec de « ma » mouette, des trous pareils à des narines, ou aux ouïes des poissons. Voilà qu'elle crie derechef comme si elle voulait confirmer l'hypothèse émergeant dans mon esprit : c'est bien de ces trous que vient le bruit qu'elle produit sans devoir ouvrir son bec. Maintenant que j'ai compris, plus rien ne la retient et elle se met à hurler de plus belle sur un ton agressif, excédé ou scandalisé. Comme je m'apprête à fermer la fenêtre, elle se lance dans le vide, sans avoir manifesté la moindre hésitation, gravement, follement – nous sommes au septième étage. Et j'ai le sentiment de la suivre et de voler derrière elle, tandis qu'après avoir descendu pendant quelques instants, elle remonte fièrement dans le ciel de Porto, en glissant avec grâce sur les courants aériens, sans battre des ailes, décrivant dans l'azur une espèce de montagne russe comparable à celle dont, dans mon rêve, la prairie de mon enfance a épousé la forme chaloupée. Mais, bientôt, elle sort de mon champ de vision, hautaine, aristocratique et vagabonde, disparaissant au coin d'un immeuble en béton.

Je suis à nouveau seul dans ma chambre d'hôtel et dans la réalité. Mon trouble a disparu, mais pour m'amuser, je fais mine de le prolonger encore un peu, m'accrochant à mon étrange rêve comme un enfant arrache les croûtes de ses cicatrices pour se faire saigner. Qu'est-ce qui me prouve que je suis à Porto au Portugal et non dans une autre ville portuaire que hantent les mouettes avec une ostentation toujours plus grande d'année en année ? Je trouve immédiatement une réponse à cette question – une réponse étonnante dans la mesure où, cette fois, c'est le songe qui confirme la réalité. Car, si j'ai rêvé de la prairie de mes parents, par métonymie, j'ai rêvé de leur maison et, dans leur maison, de leur cuisine et, dans leur cuisine, de ce mur au papier peint jaune dans lequel ma mère avait fait encastrier de bleus azulejos qu'elle avait ramenés d'un voyage au Portugal... Deux fresques en pavés portugais, de plus d'un mètre carré chacune, représentant des fleurs et des anges selon un motif inspiré, je m'en suis aperçu hier, des bleus azulejos qui ornent la façade de la *Catedral* de Porto au Portugal, se trouvaient ainsi chaque jour sous nos yeux tandis que nous



mangions, mon frère, mes deux sœurs, mes parents et moi, dans notre chaude cuisine, à Fléron, près de Liège, en Belgique. Aussi, tout en me parlant des Portugais et des Portuais, les nombreux azulejos que j'admire à Porto, sur chaque *igreja*, sur les façades des petites maisons le long du *Douro* ou dans la gare majestueuse de *São Bento*, me parlent aussi de ma propre mère, de ses goûts, de son amour des beaux objets et d'un voyage qu'elle a réalisé avec mon père mais sans moi, du temps où elle était en vie.



Sommes-nous capables de voyager sans nous emporter dans nos bagages, nous, notre corps, notre langue et notre passé ?

Alors que, d'ordinaire, chaque séjour dans une cité étrangère réveille en mon esprit, avant tout, le souvenir d'autres séjours dans d'autres cités tout aussi étrangères, formant ainsi une ronde citadine, une guirlande pérégrine de rues, d'avenues, de musées, de métros et de maisons, – Prague, Paris, New York, la Nouvelle Orléans, Londres, Lyon, Barcelone, Bruges, Alger, Amsterdam se combinant selon de multiples associations, vaines et mystérieuses –, Porto est entré directement en rapport avec moi et avec ma ville natale, sans passer par le truchement des autres villes visitées – comme si Porto était le double inversé de Liège ou Liège la sœur jumelle morganatique de Porto, comme si de très loin elles résonnaient en chœur.

Est-ce à cause des bleus azulejos de la cuisine de mes parents ? Je ne crois pas. Pas uniquement en tout cas. Je me suis tout de suite irrationnellement senti accueilli à Porto, par les collègues qui m'invitaient, par leurs étudiants en uniforme ou en tenues décontractées, par la dame



qui se charge des petits déjeuners de l'hôtel, par le chauffeur de taxi, par le vendeur de tickets à l'entrée de *Igreja de São Nicolau*, par les passantes et les passants... Comme ma ville natale, Porto est traversé par un fleuve, comme ma ville natale, Porto voit ses rues monter et descendre sans cesse, comme ma ville natale, Porto est une cité secondaire qui refuse obstinément son état de second et qui veut rivaliser avec la capitale même là où elle n'en a pas les moyens, comme ma ville natale, Porto a appris à ses habitants à être sympathiques et ne leur refuse pas le droit de sourire, comme ma ville natale, Porto est une cité à la fois universitaire et populaire... Aussi ai-je aimé Porto d'instinct, sans réfléchir, comme un soldat, à la fin de la guerre, aime le pays que la paix lui rend, fût-il dévasté, comme un enfant aime sa mère.

Bien sûr, Liège ne jouit pas de la proximité du grand océan et si l'on y aperçoit de plus en plus souvent, au fond des jardins en pente, des renards au pelage impérieusement roux, jamais les mouettes au blanc ramage ne viennent s'y poser sur les appuis de fenêtre. Mais, quand, déambulant seul dans les rues de Porto, j'ai cherché à en comprendre la structure, quand j'ai voulu en trouver la formule conceptuelle, l'image qui s'est imposée à mon esprit m'avait déjà servi pour penser Liège et nulle autre ville de par le monde : la bande de Moebius.

On progresse en effet dans Porto comme sur un de ces rubans homéomorphes : en continuant tout droit et en restant sur le même versant on finit, invariablement, par se trouver sur le versant inverse, en bas sans avoir descendu alors que l'on était en haut, comme dans une gravure d'Escher. Qui marche à Porto monte et descend tellement souvent qu'il se croit au sommet quand il est au bord du fleuve. En longeant une belle demeure patricienne, le promeneur se retrouve nez à nez avec une pauvre mesure. Il n'a pas fini de contempler, tout en marchant, les azulejos d'une église d'un âge respectable qu'il voit sa route barrée par un immeuble ultramoderne. Il tourne dans un labyrinthe de ruelles étroites et débouche sur une large avenue vivement éclairée, sur un parc arboré ou un quai



lumineux. Il referme son manteau sous les assauts d'un vent froid venu du large, fait encore deux pas et se trouve écrasé par un soleil brûlant.

Sans doute les touristes doivent-ils s'y perdre. C'est pourquoi, il leur faut tous grimper jusqu'au sommet de la *Torre dos Clérigos* : de la haut, peut-être pourront-ils comprendre enfin la ville, ou du moins y trouver quelques points de repère. J'ai moi aussi, bien entendu, escaladé les marches de la tour. J'ai admiré d'un côté les montagnes dans la brume, de l'autre le vieil océan et, entre les deux, les toits, les rues, les avenues et les parcs. Au-dessus de nous planaient des mouettes blanches, vertigineuses, tranquilles et silencieuses, plus sympathiques dans le ciel que sur les appuis de fenêtre. Elles semblaient veiller sur Porto, que, pour ma part, je n'ai guère cherché à comprendre : j'ai compris que je ne comprendrais pas. Mais ce n'était pas grave puisque, même en marchant au hasard, même en cherchant à me perdre, je ne me perdais pas, à Porto, moi qui venait de Liège, une ville qui secrètement lui ressemble.



Quand te portent tes pas dans les rues de Porto
– Porto comme un ruban du savant Moebius –,
De cent portes tu crois entrouvrir les vantaux.

D'une mère marchant dans son propre utérus,
Tu empruntes les pas par la ville en spirale
– Porto comme un ruban du savant Moebius.

Et par monts et par vaux, des monts au littoral,
Du Porto en granit au Porto irréel,
Tu empruntes les pas par la ville en spirale.



Le mont se mue en val, l'avenue en ruelle,
Le chaud succède au froid, la mesure au château,
Du Porto en granit au Porto irréel,
Quand te portent tes pas dans les rues de Porto.

Laurent Demoulin

Mars-avril 2013